

Langues et linguistique, numéro spécial *Journées de linguistique*, 2011, p. 159-169.

**QU'EST-CE QUE LA *POLYSÉMIE* ?  
VERS UNE NOUVELLE DÉFINITION DE LA *POLYSÉMIE***

*Marie Steffens*  
*Université de Liège*

Initialement paru dans *Journées de linguistique. Actes du XXII<sup>e</sup> colloque*, Québec, Centre international de recherche sur les activités langagières, 2008, p. 187-200.

Après avoir déposé un mémoire intitulé *Polysémique polysémie ? État des recherches sur la définition de la polysémie et proposition de définition*, Marie Steffens est maintenant inscrite au doctorat à l'Université de Liège et boursière du Fonds National de la Recherche Scientifique belge (FNRS). Sa thèse portera sur la définition en langue de l'antonymie, de ses liens avec la polysémie et de son rôle dans la structuration sémantique du lexique français.

## QU'EST-CE QUE LA POLYSÉMIE ? VERS UNE NOUVELLE DÉFINITION DE LA POLYSÉMIE

*Marie Steffens*  
*Université de Liège*

En 1999, Georges Kleiber a donné une définition consensuelle de la polysémie devenue la référence en cette matière on parle de polysémie lorsqu'il y a « (1) une pluralité de sens liée à une seule forme, (2) des sens qui ne paraissent pas totalement disjoints, mais se trouvent unis par tel ou tel rapport » (Kleiber, 1999: 55). Kleiber ajoute que le consensus s'arrête dès qu'il s'agit de préciser la notion de *sens* et la nature dudit rapport.

Il apparaît dès lors que, pour rendre cette définition complète et opérationnelle, il faut y apporter les précisions nécessaires. Nous nous proposons d'envisager ici deux notions, celle de *chapeau abstraktif* et celle de *facette*, qui nous permettront de préciser, d'une part, la notion de sens, d'autre part, la nature du lien entre les sens d'un polysème. Les questions du sens et de la référence étant liées, nous aborderons également la notion de référent grâce à la théorie des *facettes* de Cruse.

### 1. *Chapeau abstraktif*: un réel objet d'étude ?

#### 1.1. Définition

La question du lien entre les sens d'un polysème est évidemment centrale dans la définition de la polysémie. Pour rendre compte de la polysémie, on peut tenter de décrire ce lien en expliquant, *a posteriori*, l'acquisition, par une forme lexicale, d'un sens nouveau. Ce faisant, on considère qu'aucune prédictibilité n'est possible, la description et l'explication ayant lieu sur la base des sens attestés du polysème.

Une autre solution est de poser ce que l'on appelle habituellement un *chapeau abstraktif*, lequel vient « coiffer » les sens du polysème. Ce « chapeau » est une sorte de définition générale et abstraite du mot, destinée non seulement à décrire le lien entre ses différents

sens, mais aussi à structurer son sémantisme voire à prédire ses emplois. Dans ce cas, on choisit « de réduire les emplois à un certain nombre de sens typiques, et de poser par-dessus ces sens une instruction abstraite qui permette de calculer déductivement les possibilités d'instanciation du mot » (Mari, 2000:17), c'est-à-dire ses emplois en contexte. Ce modèle maintient une différence entre monosémie et polysémie. Ainsi, « pour le mot monosémique, la relation instruction/usage(s) est médiatisée par l'existence de plusieurs sens spécifiques » (*ibid.*).

#### 1.2. *Chapeau abstraktif* et propriétés extrinsèques du référent

Pour illustrer le modèle d'explication de la polysémie par le chapeau abstraktif, présentons la théorie de *formes schématiques*. Selon Victorri et Fuchs, « le sens d'un énoncé est le résultat d'un double mouvement, puisque ce sens est évidemment fonction du sens des expressions qui le composent, mais qu'inversement le sens de ces expressions dans cet énoncé est fonction du sens global de l'énoncé lui-même » (Victorri et Fuchs, 1996: 41). Cette conception du sens est *constructiviste*, c'est-à-dire qu'elle postule que le contexte participe à l'élaboration du sens, que le sens « se construit » en contexte. Cette construction s'effectue selon un *processus de convocation-évocation*. En effet, selon Victorri, « chaque unité convoque des éléments de la scène verbale et évoque à son tour de nouveaux éléments » (Victorri, 1997: 54), la *scène verbale* étant « un espace cognitif » (*ibid.*: 49) partagé par les interlocuteurs.

À la source de ce processus, on trouve des *formes schématiques* qui permettent de décrire ce processus et de rendre compte de l'instabilité des unités de la langue, c'est-à-dire de leur possibilité de déformation au contact

des autres unités, ainsi que de leur incomplétude qui fait que l'intervention du contexte est nécessaire pour qu'elles construisent leur sens plein. À chaque mot, même polysémique, correspond une forme schématique qui rend compte de tous ses emplois. La forme schématique instable se stabilise, en se complétant, au contact du contexte pour donner un sens entièrement construit et une scène verbale stable.

Par exemple, dans le cadre de cette théorie, Bétoté propose une forme schématique, pour le mot *raison*: «Étant donné un terme P pré-construit comme actualisé ou distingué par un sujet, *raison* marque l'assignation à P d'un repère qui, tout en ouvrant un accès P', mène à P», où P est «l'état de chose qui est actualisé ou distingué en tant que visé (décidé, désiré, ou souhaité); et P' celui des deux termes de l'alternative qui est éliminé» (Bétoté, 2002: 60).

La polysémie est conçue, par Victorri, comme «la trace, dans le système de la langue, d'un processus qui va de la forme schématique instable à l'infinité des effets de sens distincts dans les conditions toujours spécifiques de la parole» (Victorri, 1997: 59). Victorri explique, en effet, qu'il n'y a pas de contradiction entre la notion de forme schématique instable «déformable, active dans la parole» et la polysémie, «pluralité de valeurs en langue» (*ibid.*: 60). Il y a au contraire une complémentarité entre les deux pour «expliquer la cohésion et la souplesse du système», car ces deux niveaux sont nécessaires pour décrire «la dynamique de la construction du sens des énoncés» (*ibid.*). Postuler une telle forme schématique vise à expliquer de manière globale le lien entre les sens d'un polysème, et non en prenant en compte ceux-ci deux à deux comme c'est le cas dans la première formule d'explication, sans chapeau abstraitif (cf. ci-dessus, A).

L'élaboration par Cadiot et Nemo d'un seul sens pour chaque mot à partir des propriétés extrinsèques du référent vise également à une structuration globale du sémantisme des

polysèmes. Cadiot et Nemo distinguent les *propriétés intrinsèques* (PI), qui sont les «propriétés du référent», et les *propriétés extrinsèques* (PE) définies comme le «rapport que l'on entretient avec [l'objet]» (Cadiot et Nemo, 1997: 24). Ce rapport, qu'il soit «actif» ou «passif» est la «forme spécifique que prend le contact avec l'objet» (*ibid.*). Cadiot et Nemo prennent l'exemple du mot *nuit*. Il désigne un phénomène naturel (PI), mais peut également renvoyer au moment où l'on dort (PE), même en Finlande où il n'y a pas de réelle nuit pendant plusieurs mois.

Cadiot et Nemo montrent que les traits sémantiques retenus par la conception traditionnelle du sens référentiel pour décrire le sémantisme des unités linguistiques sont des PI, alors que les PE devraient être «au cœur de la description du sens des mots» (*ibid.*: 26), car «ce sont bien les PE d'un nom qui expliquent l'ensemble de ses emplois [...]: les PE associées à un nom rendent compte aussi bien de ses emplois lexicalisés que de ses emplois non lexicalisés» (*ibid.*: 28). Cette conception du sens est sous-tendue par l'idée que «la signification linguistique n'est accessible qu'au travers de l'étude de la diversité des emplois et n'est pas accessible autrement» (Nemo, 2003: 91). Selon Cadiot et Nemo, la sémantique est fondamentalement une affaire de PE et non de PI: les PE permettent de rendre compte de toute utilisation possible du mot, y compris des emplois complètement circonstanciels et non conventionnels. Par exemple, «dont il faut s'occuper» est une PE de client; on pourrait appeler *client* toute personne dont on doit s'occuper, y compris la victime d'un tueur à gages (Cadiot et Nemo, 1997: 28-29). De la même façon, on pourrait appeler *boîte* tout ce qui répond à la «définition fonctionnelle de X contenir Y pour produire / fournir Z, où X marque la place de boîte» (Cadiot, 1994, cité dans Kleiber, 1999:42).

Cadiot et Nemo postulent donc pour chaque mot un sens général, qui rend compte de tous ses emplois, et qui se spécifie pour servir à nommer les choses. Par exemple, selon Nemo,

comprendre les emplois de *table* « revient donc à partir des indications [que ce mot encode] (en l'occurrence une PE centrée sur disposer/disposer de) à spécifier à chaque fois l'ensemble des arguments associés à la PE (nature de ce qui est disposé, finalité, forme de la mise à disposition, etc.) ainsi qu'une interprétation contextuelle de disposer lui-même » (Nemo, 2003 : 99).

Cette vision n'est monosémique qu'en apparence, car il n'y a pas qu'une seule PE sous-déterminée pour chaque mot, les PE se modifient avec l'ajout d'un référent au mot. Les PE subissent alors des « infléchissements » (Cadiot et Nemo, 1997 : 32). La signification, en termes de PE, n'est que le plus petit dénominateur commun entre les sens que le mot prend en contexte. Cela n'exclut pas la possibilité d'utiliser le terme *polysémie*.

### 1.3. Discussion

La théorie des formes schématiques et la description du sens par les propriétés référentielles extrinsèques ont le mérite d'étudier le sens des mots en relation directe avec leurs emplois. Elles permettent d'expliquer la possibilité d'utiliser un même mot pour désigner des référents parfois très divers et envisagent le lien entre les sens des polysèmes de manière globale.

Elles soulèvent toutefois les mêmes questions. Tout d'abord, ces deux théories permettent de prédire tous les emplois d'un mot, même ceux qui n'ont pas effectivement lieu. Ainsi, la définition de *boîte* par Cadiot a pour but de rendre compte « des différentes 'boîtes' possibles : *boîte* (entreprise, lycée, etc.), *boîte de vitesse*, *boîte de nuit*, *boîte à lettres*, etc. » (Cadiot 1994, cité dans Kleiber 1999 : 42). Kleiber remarque pourtant qu'« un cartable ou une serviette répondent à la définition schématique des boîtes de P. Cadiot, mais ne seront pas appelés pour autant *boîte* » (Kleiber, 1999 : 48). On peut faire la même remarque à propos de la définition de *table* par Nemo. Si l'on peut effectivement employer le mot *table(tte)* d'une commode pour désigner la partie plane sur laquelle on peut disposer des

objets, il ne saurait être question, par exemple, d'appeler *table* la partie supérieure d'un téléviseur, même s'il est possible d'y déposer toutes sortes de choses. Cadiot et Nemo précisent, à ce propos, que les PE attachées à un mot n'obligent pas à appeler tous les référents qui y correspondent par ce mot (Cadiot et Nemo, 1997 : 28). La définition du sens d'un mot en termes de PE est, néanmoins, une théorie trop puissante, car elle permet de prédire tous les emplois de ce mot, y compris ceux qui ne sont pas réalisés par les locuteurs.

Ensuite, la théorie des formes schématiques, comme celle des PE, ne rend pas toujours compte de tous les emplois effectifs d'un mot. Ainsi, on ne voit pas bien quel emploi du mot *raison* la forme schématique proposée par Bétoté peut réellement servir à expliquer. En ce qui concerne la description du sens de *boîte* par les PE, Kleiber remarque que « la boîte crânienne, si elle contient bien le cerveau, répond moins bien à l'exigence fonctionnelle de production ou de fourniture postulée par la deuxième partie de la définition » de Cadiot (Kleiber, 1999 : 48).

Enfin, on peut se demander si les explications en termes de PE et de formes schématiques sont vraiment capables de « prédire » les emplois d'un mot, car elles ne peuvent être obtenues par le linguiste qu'à partir des emplois constatés, *a posteriori* donc. Dès lors, il y a un risque que, dégagées sur la base de ces emplois, elles soient simplement *ad hoc*.

### 1.4. *Chapeau abstraitif*: un outil de description des polysèmes

Trop abstraites pour pouvoir à elles seules rendre compte des emplois d'un mot, les définitions par le *chapeau abstraitif* et par les propriétés extrinsèques du référent sont également trop puissantes. Autrement dit, non seulement elles peinent à expliquer, de manière satisfaisante, la totalité des emplois attestés des polysèmes (*raison* ou *boîte*), mais elles autorisent également des emplois qui ne se réalisent pas (*boîte* ou *table*). Trop ou trop peu puissantes, elles présentent toutefois un intérêt

pour la structuration du sémantisme des polysèmes par les linguistes.

Citons ici la distinction de Tracy entre la définition lexicographique classique qui « ressemble à un mode d'emploi pour l'utilisateur moyen » et la signification exprimée en termes de PE qui « correspond plus à un schéma technique pour les ingénieurs et mécaniciens spécialisés » (Tracy, 2001 : 94). La même distinction peut être faite entre la définition lexicographique classique et la définition par le chapeau abstraitif. Par exemple, dans le cas du verbe *jouer*, les définitions données par le *TLFi*, « faire quelque chose pour se distraire, s'amuser » (*qqn joue*) ou « se mouvoir avec aisance, comme au gré d'un jeu » (*qqch. joue*), permettent au locuteur lambda de comprendre et d'employer ce verbe ; alors que la forme schématique que Romero-Lopes propose pour *jouer*, « *Jouer* marque qu'un ensemble de propriétés p fait l'objet d'une actualisation par rapport à laquelle elles conservent ou acquièrent une autonomie. Cette autonomie est établie à travers une partition conférant à ces propriétés p le statut d'une partie qui se détache d'un tout » (Romero-Lopes, 2002 : 66), ne peut être conçue qu'en tant qu'outil destiné au seul linguiste.

## 2. Les facettes : une forme de polysémie ?

La théorie des *facettes* de Cruse pose également la question du lien à un autre niveau, non plus entre des sens mais au sein d'un seul sens.

### 2.1. Présentation

Les *facettes* « ne sont pas des sens, mais sont les composantes d'un sens » (Cruse, 2003 : 132). Pour expliciter la théorie des facettes de Cruse, prenons les deux exemples suivants empruntés à Kleiber (1999 : 87) :

a) *Marie a repeint la fenêtre.*

b) *Paul est sorti par la fenêtre.*

Dans l'optique de Cruse, pour rendre compte de la variation d'interprétation constatée entre a) et b), autrement dit des deux lectures possibles de *fenêtre*, on considère qu'à cet item correspond un « concept global » qui

contient les facettes [CADRE] que l'on identifie dans a) et [OUVERTURE] qui se manifeste dans b). À chaque facette d'un mot correspond ainsi un référent différent, le châssis de la fenêtre en a), l'ouverture de la fenêtre en b).

### 2.2. Facettes et sens du polysème

Cruse présente le changement de facettes comme une forme périphérique de polysémie, c'est-à-dire non prototypique<sup>1</sup> (Cruse, 2003 : 132).

En effet, il ne peut pas être assimilé à la variation contextuelle d'un monosème, car les « composantes » du sens que Cruse isole présentent des caractéristiques communes avec les sens classiques. Elles sont autonomes et inscrites de façon permanente dans la langue. Elles ne sont toutefois pas mutuellement exclusives, c'est-à-dire qu'elles peuvent apparaître ensemble, contrairement aux sens des polysèmes standard. En effet, l'antagonisme des sens d'un polysème comme *plateau* se manifeste par le fait que ces sens ne peuvent être coordonnés dans un même contexte alors que cela est possible pour les facettes de *fenêtre* (Cruse, 1996 : 95, cité dans Kleiber, 1999 : 92) :

c) ? *Ce plateau est lourd mais très peuplé/et couvert de forêts.*

d) *Paul est sorti par la fenêtre que Marie a repeinte.*

Jacquey ajoute qu'il y a des mots pour lesquels la coprédication est possible « à des degrés divers et dans des configurations diverses » (Jacquey, 2005 : 109), comme c'est le cas pour *ville* par exemple, les polysèmes standard étant caractérisés par une impossibilité permanente de coopération entre leurs sens dans le même contexte (cf. *plateau*).

<sup>1</sup> Dans les années 1970, Eleanor Rosch élabore un modèle dans lequel les membres des catégories qui organisent notre perception sont structurés autour d'un prototype, constitué par « le meilleur exemplaire ou encore la meilleure instance, le meilleur représentant ou l'instance centrale d'une catégorie » (Kleiber, 1990 : 47-48).

Il faut cependant relativiser l'antagonisme des sens des polysèmes standard. En effet, Robert Martin considère que les sens d'un polysème ne sont antagonistes qu'en vertu du « modèle lexicographique » de la polysémie (Martin, 2001 : 42). Dans un dictionnaire, les sens des polysèmes sont présentés comme distincts, mutuellement exclusifs, mais apparentés. Selon Martin, ce modèle présente certes un inconvénient : il discrétise le continuum qui existe entre les significations des polysèmes<sup>2</sup>. Ce continuum, constitutif du sémantisme des polysèmes, permet à ces sens, conçus comme des pôles, de se combiner. Martin justifie cependant complètement le modèle lexicographique, et ce, pour trois raisons. Premièrement, « il existe indéniablement des *ruptures* » : on ne confond pas un plateau géographique avec un plateau de fromages (*ibid.* : 47). Deuxièmement, « les phénomènes de continuité ne peuvent s'appréhender qu'à partir de sens [...] préalablement distingués » (*ibid.*). Ainsi, on peut rendre compte du continuum en calculant la proximité des effets de sens constatés avec les pôles répertoriés dans les dictionnaires. Troisièmement, un dictionnaire suffisamment détaillé, comme le *Trésor de Langue Française*, peut répertorier de nombreux pôles distincts.

L'analyse du lien entre les sens d'un polysème doit donc être réalisée en gardant à l'esprit que ces sens ne sont que des pôles isolés au sein d'un continuum.

<sup>2</sup> Pour rappel, on parle de *continuum* lorsque l'on ne peut pas tracer de frontières nettes, par exemple, entre deux phénomènes, pris comme bornes (ou *pôles*), et que l'on identifie des cas qui relèvent plus ou moins de l'un ou de l'autre. Raukko (2003) et la plupart des chercheurs en linguistique cognitive emploient les termes *réseaux de sens* et de *masse flexible* plutôt que de réel *continuum*. Fondamentalement, cela ne change rien : la polysémie se caractérise par une multiplicité de sens reliés sans distinction nette mais identifiables un par un grâce au modèle lexicographique.

### 2.3. Discussion

Georges Kleiber critique la théorie des facettes de Cruse et propose le principe de *métonymie intégrée*<sup>3</sup> pour expliquer les mêmes phénomènes. Selon Kleiber, contrairement à Cruse, il n'y a pas de changement de référent. Le prédicat n'active qu'une partie du référent global. Le principe de *métonymie intégrée* implique que les parties du référent global aient des caractéristiques permettant de désigner le tout global. En d'autres termes, « ce qui permet le passage de la partie au tout, c'est que les caractéristiques concernées soient d'une manière ou d'une autre également saillantes ou valides pour le tout » (Kleiber, 1999 : 99)<sup>4</sup>. Dans *La fenêtre a été repeinte*, par exemple, le mot *fenêtre* permet de désigner le cadre de la fenêtre (une partie du tout *fenêtre*) uniquement parce que le fait, pour le cadre, d'*avoir été repeint* rejaillit sur la totalité du référent fenêtre. Même si l'on n'entrevoit qu'une partie de la fenêtre, elle désigne l'objet tout entier. Il n'y a donc qu'un seul référent : la fenêtre.

Kleiber emploie le terme *facettes* pour désigner les parties d'un tout, l'une d'entre elles pouvant être rendue saillante, en emploi, grâce au prédicat. Cruse et Kleiber emploient tous deux le terme *facette*, mais leurs points de vue divergent quant au concept qu'il recouvre. Pour Kleiber, il désigne des caractéristiques référentielles, alors que, pour Cruse, les facettes constituent des traits sémantiques, qui renvoient chacun à un référent différent<sup>5</sup>.

La question qui se pose, dans les deux cas, est de savoir s'il est possible de référer à la

<sup>3</sup> Ce principe est souvent développé par Kleiber dans le cadre de réflexions concernant la référence indirecte, comme dans Kleiber (1989).

<sup>4</sup> La relation partie-tout ne doit pas être entendue au sens strict. La relation entre une collectivité et une ville, par exemple, n'est pas, à proprement parler une relation partie-tout.

<sup>5</sup> Lebas, qui envisage les « sous-ensembles de concept » (Lebas, 1997 : 38), se range plutôt du côté de Cruse, alors que Kleiber est plus proche des « zones actives du référent » de Langacker (1984).

partie seule ou si l'on considère que le référent est nécessairement le tout. Pour Robert Martin, le référent de *livre*, par exemple, ne peut pas être seulement le tome du livre, car « pour qu'il y ait livre, il faut qu'il y ait simultanément assemblage de feuilles et signes destinés à être lus, à la fois volume et texte (Martin, 2001 : 42). Cependant, selon Andrée Borillo (1999), d'après Cruse (1986), on peut référer aux composantes d'un objet sans référer nécessairement à l'objet tout entier. Il faut, pour cela, que celles-ci possèdent trois caractéristiques. Premièrement, la partie doit avoir une certaine « autonomie par rapport à l'objet dans sa totalité » : même si la composante n'est pas naturellement séparable de l'objet, on « peut continuer à s'y référer » si elle est prise isolément comme dans *Cela ressemble à une cheminée d'usine* (Borillo, 1999 : 61). Deuxièmement, une « délimitation non-arbitraire » et nette des frontières des composantes est nécessaire, comme dans *le couvercle* ou *la porte* (*ibid.* : 62). Troisièmement, la partie doit avoir une « fonction plus ou moins bien déterminée » : les composantes de l'objet « sont déterminantes pour la forme de l'objet » et, en même temps, elles « remplissent un certain rôle dans sa structuration et son agencement » (*ibid.*). Par exemple, un livre possède, en général, une couverture. Borillo ajoute une quatrième condition pour que l'on puisse référer à une partie d'un objet seulement. La partie doit avoir un « caractère optionnel » : « en général, toutes les composantes sont nécessaires pour que l'objet apparaisse dans son intégralité, mais toutes n'ont pas à être présentes pour qu'il conserve son identité », c'est-à-dire « pour qu'on le reconnaisse à sa forme et à sa configuration, et pour qu'il continue à remplir la fonction qu'on attend de lui » (*ibid.*). Autrement dit, certaines composantes de l'objet peuvent être remplacées sans que celui-ci ne perde « ses caractéristiques essentielles et donc, sans qu'il y perde sa dénomination » (*ibid.*). Par exemple, l'on peut dire *Une voiture sans roues* à condition que « ce qui reste de l'objet soit suffisamment représentatif de sa configuration d'ensemble pour qu'il continue

d'exister » (*ibid.* : 63). A l'inverse, on voit mal ce que pourrait être un arbre sans tronc ou un livre sans pages (*ibid.*).

Il semble donc que le mot *fenêtre*, par exemple, puisse référer au cadre de la fenêtre seulement. Cependant, des contraintes paraissent indispensables : la saillance d'une partie pour le tout chez Kleiber, les caractéristiques des composantes chez Cruse et Borillo. L'écart entre les théories de Kleiber et de Cruse semble ainsi se résorber, même si Kleiber explique ces phénomènes en termes purement référentiels, alors que Cruse les décrit sur un plan sémantique. Il serait dès lors concevable que l'activation d'une partie du référent par le prédicat corresponde à l'activation d'une partie du sens attaché au mot.

Si l'on admet la possibilité d'un changement de référent du tout à la partie, on peut dire que chaque facette d'un mot, chaque composante de son sens possède les mêmes caractéristiques que les sens d'un polysème : elle est autonome, inscrite de façon permanente dans le lexique mental des locuteurs et renvoie à un référent<sup>6</sup>. On peut donc considérer, à la suite de Cruse (2003 : 132) et grâce aux avancées de la sémantique du prototype, qu'il existe des polysèmes prototypiques et des polysèmes qui représentent moins bien la catégorie *polysémie*. Les facettes relèvent encore de la polysémie, même si elles sont à la frontière du phénomène.

### 3. Forme périphérique de polysémie et continuum

On peut aller plus loin et dire que les facettes sont une étape sur le continuum qui existe entre la polysémie et la monosémie. En effet, Brisard, Van Rillaer et Dominiek (2001) signalent qu'il y a un consensus de plus en plus

<sup>6</sup> Il ne s'agit cependant pas du même type de référent : les référents propres de chaque facette ne sont que des « occurrences [...] d'une classe ou catégorie » référentielle, alors que chaque sens d'un polysème désigne une véritable classe d'objet (Kleiber, 2005 : 55).

large pour voir la polysémie comme étant un phénomène qui se place à mi-chemin dans le continuum entre l'homonymie et le vague. En effet, dans le cas de l'homonymie, un même signifiant renvoie à deux signifiés sans lien entre eux. Les sens d'un polysème, quant à eux, sont reliés. Un item vague possède une seule signification, univoque bien qu'elle « reste ouverte » (Fuchs, 1996: 23). Brisard, Van Rillaer et Dominiek expliquent que, en diachronie, un polysème peut évoluer vers l'homonymie si les liens entre ses sens ne sont plus perçus par les locuteurs. Ils ajoutent: « a vague item can become polysemous if its sense is extended through the creative and repeated application of the item in well-defined, divergent contexts » (2001: 263)<sup>7</sup>. En synchronie, pour différents locuteurs, voire pour un même locuteur dans différentes situations, un mot peut apparaître tantôt comme polysémique, tantôt comme homonymique. Certains mots peuvent également être sentis comme polysémiques ou vagues, à cause du fait que la polysémie peut donner lieu, en discours, à une indétermination de sens qui ne diffère du vague que par sa cause. On peut donc dire que le phénomène de polysémie, qui associe plurivocité et continuum entre les significations (cf. ci-dessus, B), trouve sa place entre la plurivocité de l'homonymie<sup>8</sup> et le vague qui se caractérise par une univocité fondamentale.

Nous pouvons ajouter la monosémie à ce continuum, du côté du vague, car un monosème ne possède qu'un seul sens. Il faut, en effet, signaler que l'on définit traditionnellement les monosèmes comme des mots qui font correspondre un seul signifié à leur signifiant (Lehmann et Martin-Berthet,

2005: 72). Dans cette perspective, une unité linguistique vague est donc monosémique. Un monosème peut également posséder un sens précis, très loin du flou sémantique caractéristique du vague. Pour éviter la confusion entre ce second type de monosémie et le vague, nous préférons réserver le terme *monosémie* aux cas où le sens est précis. On ne peut, toutefois, pas déterminer à partir de quel degré d'imprécision un sens peut être dit vague.

Nous pouvons donc schématiser le continuum entre homonymie et monosémie comme à la figure 1. De la même façon qu'il existe un continuum entre polysémie et homonymie, on peut considérer qu'il existe un continuum entre la polysémie et la monosémie, le sens multiple (facettes) étant une étape, sur ce continuum, entre les sens multiples (polysémie prototypique) et le sens unique (vague et monosémie). En effet, dans le cas de *bureau* par exemple, un des sens, « personnel travaillant dans un bureau » (*TLFi*), pourrait être, à l'origine, une facette de ce mot, comme [COLLECTIVITÉ] est une facette de *ville*. Il faut, en outre, signaler qu'une distinction tranchée entre sens et facettes ne serait que le résultat du modèle lexicographique qui discrétise le continuum entre les sens des polysèmes, les facettes permettant de former ces sens.

Dans la mesure où l'on admet que la polysémie est une catégorie organisée autour d'un prototype, on peut postuler qu'il en est de même pour l'homonymie et la monosémie. Dès lors, on peut identifier un noyau d'homonymie prototypique, de polysémie prototypique et de monosémie prototypique, définis par des critères précis et reliés par un continuum, qui passe par les facettes et le vague.

On peut schématiser ce continuum comme suit, les cercles représentant les différentes catégories, *P* le noyau prototypique, et les intersections entre les cercles les cas intermédiaires entre les différents phénomènes (voir figure 2).

<sup>7</sup> Voir également Lehrer (2003).

<sup>8</sup> On parle de plurivocité de l'homonymie si l'on considère, comme Pottier, que l'homonymie est « un cas de polysémie dont on ne voit pas la motivation » (Pottier, 1992: 43); c'est-à-dire qu'il s'agit d'une seule unité dotée de plusieurs significations qui n'ont pas de rapport les unes avec les autres.



#### 4. Conclusion

Le constructivisme de Victorri postule un principe unitaire qui rend compte du lien entre les sens d'un mot. Celui-ci ne peut être considéré qu'en tant qu'hypothèse de travail, vérifiable et évaluable seulement en vertu de sa cohérence et de son adéquation à l'éventail d'emplois des unités étudiées. Il ne peut s'agir que d'un outil technique réservé au seul linguiste. Cette théorie a toutefois le mérite de viser réellement à décrire, dans sa globalité, le sémantisme du polysème. Elle tente également de rendre compte des divers emplois des mots et des conditions de leur expansion sémantique. En effet, c'est parce qu'il est autorisé par ce principe qu'un nouvel emploi d'un mot est possible et qu'il est ensuite lexicalisé. Cela explique que n'importe quel mot ne puisse pas signifier n'importe quoi et désigner n'importe quel référent. La théorie qui a poussé le plus loin cette nécessité de motivation est celle des propriétés extrinsèques du référent de Cadiot et Nemo, dans laquelle le sens d'un mot n'est constitué que des éléments qui expliquent tous les emplois de ce mot, y compris les emplois occasionnels.

La théorie des facettes de Cruse pose, elle aussi, la question du lien, mais au sein d'un seul sens. Il ne s'agit pourtant pas, à proprement parler, de variation contextuelle d'un monosème, car les « composantes » du sens que Cruse isole présentent des caractéristiques communes avec les sens classiques, c'est-à-dire l'autonomie, l'inscription permanente dans le système de la langue et la possibilité de renvoyer à un référent. Nous avons établi que la polysémie est une catégorie dont le prototype répond à trois critères définitoires : l'association à une seule forme d'une pluralité de sens, l'existence d'un lien entre ces sens et la capacité du polysème de désigner plusieurs référents distincts. Le changement de facettes est un membre (parmi d'autres ?) moins représentatif de cette catégorie. L'étude des polysèmes doit donc être réalisée en gardant à l'esprit que le sémantisme de ceux-ci est un continuum dans lequel on peut isoler des pôles, lesquels

pouvant, dans le cas des polysèmes non prototypiques, être décomposés en facettes, qui entretiennent également un lien entre elles.

#### Bibliographie

- BÉTOTÉ, Akwa (2002) Les emplois du mot *raison* entre singularité et régularité, *Langue française*, n° 133, p. 54-62.
- BORILLO, Andrée (1999) Partition et localisation spatiale : les noms de localisation interne, *Langages*, n° 136, p. 53-75.
- BRISARD Frank, Gert VAN RILLAER et Sandra DOMINIEK (2001) Processing Polysemous, Homonymous, and Vague Adjectives, Cuyckens et Zawada (dir.), *Polysemy in Cognitive Linguistics, Selected papers from the Fifth International Cognitive Linguistics Conference*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Co, p. 261-283.
- CADIOT, Pierre (1994) Représentation d'objets et sémantique lexicale : Qu'est-ce qu'une boîte ?, *French Language Studies*, n° 4, p. 1-23.
- CADIOT, Pierre et François NEMO (1997) Pour une sémiogenèse du nom, *Langue française*, n° 113, p. 24-33.
- CRUSE, Alan (1986) *Lexical Semantics*, Cambridge, Cambridge University Press.
- CRUSE, Alan (1996) La signification des noms propres de pays en anglais, Rémi-Giraud et Rétat (dir.), *Les mots de la nation*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 93-102.
- CRUSE, Alan (2003) Aux frontières de la polysémie : les micro-sens, Rémi-Giraud et Panier (dir.), *La polysémie ou l'empire des sens*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, p. 131-140.
- FUCHS, Catherine (1996) *Les ambiguïtés du français*, Paris, Ophrys.
- KLEIBER, Georges (1989) Référence indirecte ou de la divergence sur les anaphores divergentes, *Cahiers de praxématique*, n° 12, p. 53-74.

- KLEIBER, Georges (1990) *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*, Paris, Presses universitaires de France.
- KLEIBER, Georges. (1999) *Problèmes de sémantique. La polysémie en question*, Paris, Presses universitaires du Septentrion.
- KLEIBER, Georges (2005) Quand y a-t-il sens multiple? Le critère référentiel en question, Soutet (dir.) *La polysémie*, Paris, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, p. 51-73.
- LANGACKER, Ronald (1984) Active Zones, *Proceeding of the Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society*, n° 10, p. 172-188.
- LEBAS, Franck (1997) Conséquences théoriques des frontières de la polysémie. Application au pronom *il*, *Langue française*, n° 113, p. 35-48.
- LEHMANN Alise, et Françoise MARTIN-BERTHET, (2005) *Introduction à la lexicologie. Sémantique et morphologie*, Paris, Armand Colin, 2<sup>e</sup> édition.
- LEHRER, Adrienne (2003) Polysemy in derivational affixes, Nerlich *et al.* (dir.), *Polysemy: flexible patterns in mind and language*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, p. 219-232.
- MARTIN, Robert (2001) *Sémantique et automate*, Paris, Presses universitaires de France.
- MARI, Alda (2000) *Polysémie et décidabilité. Le cas de « avec » ou l'association par les canaux*, thèse de doctorat, Paris, Centre de linguistique théorique.
- NEMO, François (2003) La constitution extrinsèque du référent, *Langages*, n° 150, p. 88-105.
- POTTIER, Bernard (1992) *Sémantique générale*, Paris, Presses universitaires de France.
- RAUKKO, Jarno (2003) Polysemy as flexible meaning: experiments with English *get* and Finnish *pita*, Nerlich *et al.* (éd.) *Polysemy. Flexible Patterns of Meaning in Mind and Language*, Berlin/New York, Mouton de Gruyter, p. 161-193
- ROMERO-LOPES, Marcia (2002) Identité et variation du verbe *jouer*, *Langue française*, n° 133, p. 63-73.
- TRACY, Leland (2001) *La polysémie lexicale: l'articulation entre la signification et la référence. Étude comparative de trois polysèmes en français et en anglais*, thèse de doctorat, Université de Paris VIII.
- VICTORRI, Bernard et Catherine FUCHS, (1996) *La polysémie. Construction dynamique du sens*, Paris, Hermès.
- VICTORRI, Bernard (1997) La polysémie: un artefact de la linguistique?, *Revue de Sémantique et Pragmatique*, n° 2, p. 41-62.
- Le Trésor de la Langue Française informatisé (<http://atilf.atilf.fr/tlf.htm>).

## Annexes

Figure 1

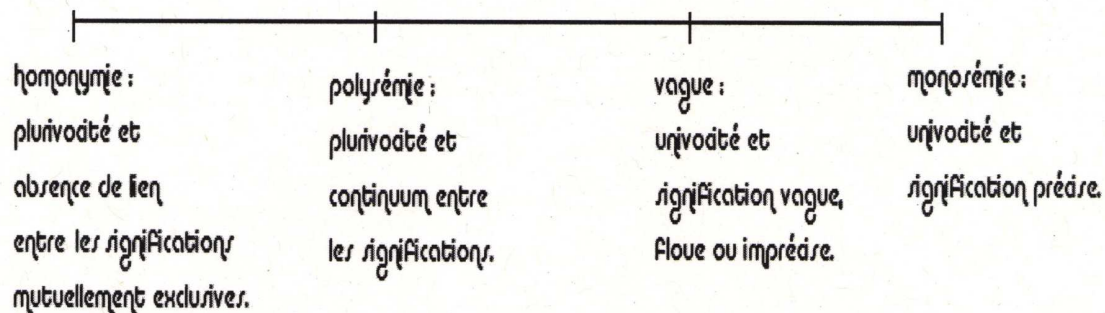


Figure 2

